

## *Expressions de la subjectivité – Introduction*

Catherine Meyor

---

Département d'éducation et pédagogie  
Université du Québec à Montréal

S'il est un thème fondamental qui se conjugue aujourd'hui sous tous les temps et toutes les formes, c'est bien le thème de la subjectivité. Prise entre affirmation et négation, déclinée sous des statuts multiples et contradictoires, la subjectivité – comme le temps lorsque la question fut posée à Saint Augustin de savoir ce qu'il est – fait davantage problème à l'heure de sa formulation qu'à celle de son expérience. Bien que la phénoménologie soit une pensée consacrée à la subjectivité, elle présente, malgré la méthode descriptive sous laquelle se rassemblent ses pratiques, des lectures exposant un sujet non unifié dans la figure que l'on voudrait lui dessiner. Soumise à des formules l'inscrivant entre émergence et occultation, entre usage conceptuel et incarnation, entre le vécu et le vivre, la subjectivité est évoquée à des points différents d'un horizon qui, pourtant, se déploie à partir de notre expérience humaine, ce qui nous permet d'y retourner à partir de lieux éprouvés. Nous avons ainsi voulu, non pas démystifier la question du sujet, mais la poser une fois de plus, en prenant le risque de l'absence de réponse assurée, mais aussi en essayant, dans les expressions qui nous en sont proposées, de discerner la réalité voire la dignité qui sont les siennes. Les articles qui composent ce numéro sont issus de pratiques disciplinaires diverses, puisqu'ils abordent la subjectivité dans des contextes aussi différents que le théâtre, la danse, l'éducation et la psychologie clinique. Nous y trouverons cependant aussi deux analyses philosophiques qui exposent le sujet en termes plus fondamentaux. Sans procéder à une analyse transversale de ces écrits, nous espérons que leur lecture permettra d'en dégager quelques lignes de force et à tout le moins de poser un constat quant à la nature multiple de la subjectivité – à la fois corps, impression, conscience et présence d'autrui.

**Christiane Gerson** situe la question dans le contexte de la recherche doctorale qu'elle mène en études théâtrales. En interrogeant le statut du spectateur livrant son témoignage au chercheur, c'est une subjectivité abordée sous une double dimension qu'elle saisit : celle du spectateur rendant compte de son expérience et la sienne propre, ce qui pose en retour la question de l'intersubjectivité et de sa considération dans le processus de recherche. Son article évoque deux difficultés qu'elle a rencontrées, la première relative à l'évitement ou l'occultation de la dimension intersubjective par des chercheurs qui adoptent des approches dites « de l'intérieur », la seconde relative au nœud méthodologique que rencontre le phénoménologue appelé à se distancer et à être objectif (approche de l'extérieur), mais aussi à s'immerger dans le témoignage d'autrui (approche de l'intérieur) et posant la question de la fidélité au témoignage et par là de la valeur du regard phénoménologique et des résultats de l'analyse. L'auteure nous expose son parcours en la matière et nous fait part des éléments de réponse qu'elle y a apportés.

*Collection du Cirp*

*Volume 2, 2007, pp. 1 à 3*

ISBN 978-0-9781738-4-5

© Cercle interdisciplinaire de recherches phénoménologiques

**Liviu Dospinescu** aborde la question du sujet – qu’il qualifie aussi d’hypersujet – via les pièces pour la télévision de Samuel Beckett, en développant tout particulièrement la modalité de *spectation* que le spectateur y expérimente et qui naît en l’occurrence d’un contexte théâtral phénoménal, à référence zéro. La *spectation* réfère au regard phénoménologique de celui qui, bouleversé d’une part dans son schéma de réception initial puisqu’il était préparé à assister à une représentation théâtrale, dessaisi d’autre part de son aptitude symbolique par le contexte fait de formes vides, est renvoyé à la qualité de sa propre présence, présence immédiate qui se signifie en termes sensoriels, voire sensuels. En expérimentant l’objet pour la première fois, le spectateur devient le performeur de sa propre qualité de spectateur, s’inscrit dans le jeu lui-même et participe comme *assistant* à la naissance de l’œuvre. Il vit en même temps la création et la réception de l’œuvre dont il fait partie sans le savoir. La subjectivité du spectateur est ainsi appelée à un niveau asémantique, à rebours de toute énonciation connue qui l’oblige à refaire lui-même sens de ce qu’il voit.

**Diane Leduc** développe la question de l’intersubjectivité dans la danse contemporaine. Affirmant l’effectivité de la subjectivité chez le danseur, elle nous montre comment l’aboutissement de l’activité de ce dernier, soit la performance scénique, procède d’une démarche en trois temps, au cours de laquelle l’expérience subjective et intersubjective connaît des transformations engendrées par le type même de l’activité et la présence de ces deux autres pôles qui participent de cette performance : le chorégraphe et le spectateur. En évoquant les *trajets de l’intersubjectivité* dans la danse, elle rend compte de la façon dont la dynamique subjective et intersubjective se déploie, se module et se transforme au fil de l’acquisition de la maîtrise de l’œuvre par le danseur et évoque ainsi les statuts variables de la subjectivité et de l’intersubjectivité. De corps-objet à corps-sujet intégrant l’intention du chorégraphe, le danseur devient, en scène et devant autant qu’avec le spectateur, le pôle d’un vécu intersubjectif multiple et l’interprétation le lieu d’une expérience d’*intersubjectivités*.

**Catherine Meyor** relate une expérience de mise en scène académique de la subjectivité. Posant la subjectivité comme une réalité effective et tangible, elle détaille les modalités d’un exercice universitaire proposé à plusieurs reprises à ses étudiant(e)s en formation des maîtres et visant à mettre en scène leur subjectivité. L’élucidation d’une boîte noire devient le texte mais aussi le pré-texte d’objectifs multiples pour les étudiant(e)s : d’une part, de mettre à contribution et d’éprouver leurs idées et connaissances et, par là de réfléchir à leur validité et d’exprimer leur position épistémologique implicite ; d’autre part, de rendre compte des diverses modalités subjectives concourant à une résolution de problème et, par là, d’acquérir une connaissance réflexive sur la manière dont la subjectivité concourt au phénomène ; mais encore de saisir une situation en termes de phénomène, soit de développer l’habitude d’inclure l’observateur dans l’objet observé. Il s’agit, au moyen de la boîte noire et en tablant sur le temps accordé à sa résolution, de s’émanciper des vues de l’esprit sur la subjectivité pour développer le regard sur la nature de sa présence et la diversité des modalités qui la constituent.

**Jean-Michel Longneaux** choisit l'expérience de la souffrance comme thème d'exercice destiné à illustrer certains enjeux d'une phénoménologie de la subjectivité. L'analyse suit un mouvement qui passe du niveau empirique au niveau transcendantal, dans le but de saisir à ce stade les lois eidétiques rendant compte de la chose, pour revenir à nouveau au niveau empirique, en y considérant cependant l'enseignement que ces lois eidétiques permettent de tirer. Le déroulement de l'analyse montre que la souffrance est vécue comme un pur affect, qu'elle nous révèle comme être passible et passif. Ces quelques caractéristiques de l'expérience pointent cependant vers ce qui apparaît déjà comme plus fondamental : la condition de possibilité de la souffrance réside dans le pouvoir de l'éprouver et donc dans celui de s'éprouver soi-même comme être souffrant. En deçà de toute représentation, de tout pouvoir de représenter la chose et en soulignant l'hétérogénéité de l'expérience affective et représentationnelle, l'analyse de l'expérience de la souffrance montre que l'affectivité est au fondement de la subjectivité, comme condition première et comme essence de notre être.

**Christian Thiboutot** aborde la question du sujet dans les champs conjoints de la psychanalyse et de la phénoménologie, en montrant comment l'ontologie de Michel Henry contribue d'une part, par un double retournement, à renouveler la lecture de la situation psychanalytique et permet d'autre part de repenser la souffrance humaine. Aux phénoménologues classiques dont les analyses sont limitées au champ de l'apparaître, Henry propose de considérer les couches archaïques de la subjectivité, en l'occurrence la vie affective qui se révèle dans la chair impressionnelle et ne se donne pas à voir dans l'intentionnalité. Quant aux psychanalystes, il les invite à repenser le fondement représentationnel de l'inconscient et à approcher l'affect dans son essence. Au-delà de tout naturalisme et de toute psychologisation privilégiant l'événement, la subjectivité qui se joue dans la relation clinique nécessite d'être considérée dans l'ordre de son avènement phénoménologique et dans l'opération de sa constitution. Cette lecture resitue la souffrance, dans son pendant à la jouissance, comme tonalité fondamentale de l'expérience humaine.

**Harold Descheneaux** propose une réflexion philosophique sur la subjectivité et l'existence dans leur rapport au monde. L'être qui se confirme n'est-il pas plutôt déjà là ? La question se pose si l'on considère que l'être humain se trouve à l'origine et au cœur de tout rapport aux choses et de toute relation avec autrui. La question renvoie aussi à l'incompatibilité que présentent les termes « subjectivité » et « existence ». En effet, la vision que nous nous faisons du monde et de nous-mêmes nous oblige en quelque sorte à statuer sur la présence de l'un ou de l'autre terme en dépit de leur nécessité expérientielle réciproque. En se référant aux perspectives fondatrices de Husserl et de Heidegger qui ont placé ces termes au centre de leur œuvre respective, l'auteur nous propose, au moyen d'une synthèse critique et d'une argumentation serrée, de repousser à sa dernière limite le dilemme de l'irréconciliabilité des termes premiers de la présence au monde.